



Anglophonia Caliban/Sigma

French Journal of English Studies

23 | 2008

La Montagne

Du baromètre au piolet, cent cinquante ans de visions britanniques de la montagne

Michel Tailland



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/acs/1202>

DOI : [10.4000/caliban.1202](https://doi.org/10.4000/caliban.1202)

ISSN : 2802-2777

Éditeur

Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2008

Pagination : 147-154

ISBN : 9782810700035

Référence électronique

Michel Tailland, « Du baromètre au piolet, cent cinquante ans de visions britanniques de la montagne », *Anglophonia Caliban/Sigma* [En ligne], 23 | 2008, mis en ligne le 13 décembre 2016, consulté le 31 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/acs/1202> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/caliban.1202>

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Du baromètre au piolet, cent cinquante ans de visions britanniques de la montagne

Michel TAILLAND*

ABSTRACT

Throughout the XVIIIth and XIXth centuries, daring British travellers kept exploring and conquering mountain ranges up to then mostly "terra incognita". Many of them, from William Brockedon, Edward Whymper, John Auldjo or Albert Smith not only wrote about them but also sketched or painted their landscapes thanks to their multi-faceted talents as writers, painters or engravers. This paper aims at analyzing the changes in the different points of view of a few generations of these artist/travellers who left an everlasting influence on contemporary visions of mountains. Far from the romantic or lyrical views of Shelley or Ruskin, their writings or etchings are therefore loaded with truth and emotion. They slowly changed the Rousseau-like view which had prevailed since the end of the XVIIIth century. Secondary literature, tales of vivid experiences, personal adventures or early mountain guidebooks, all of them embody the new and essential vision of an unknown world then becoming a craze to European elites.

Mots clés : Alpinisme, paysage montagneux, exploration, Alpes.

Depuis le Moyen-âge, de nombreux voyageurs anglais (pèlerins, ecclésiastiques, marchands) ont traversé les Alpes. Cependant d'après les témoignages, cet espace est principalement perçu comme un obstacle au déplacement et les relations écrites des voyageurs n'accordent que peu de place à la dimension esthétique des paysages rencontrés, comme si l'on avait affaire à une véritable négation de la montagne. Il s'agit en réalité de l'éviter, ou de ne la subir si l'on n'a pas d'autre choix que de la traverser. Cette perception perdure jusqu'à l'époque moderne. En effet à propos de son voyage de 1646, John Evelyn écrit dans son journal : "Nature has swept up the rubbish of the earth in the Alps, to form and clear the plain of Lombardy". En dépit d'une profonde modification de la sensibilité qui a déjà commencé de s'opérer, John Spence écrit vers 1730 : "I should like the Alps very much if it was not for the hills". Cependant, chez certains adeptes du "Grand Tour", la perception du paysage de montagne s'était déjà inversée. John Dennis traversant les Alpes en 1688 avait parlé de "delightful horror". Thomas Gray, compagnon de voyage d'Horace Walpole en 1739, avait forgé l'expression de "horrid beauty" sensiblement avant qu'Edmund Burke ne théorise la notion de sublime en 1757. Les oxymores utilisées par ces deux auteurs témoignent en réalité d'un processus d'esthétisation propre aux élites apte à retourner la répulsion en attraction. Le milieu extrême que constitue la montagne, mais aussi la mer ou la forêt, est censé incarner la beauté et provoquer un plaisir quasi physique à ceux qui se mêlent aux éléments. La montagne change alors de statut, la perception du "sublime" s'acquiert par la rencontre de l'homme sensible et du paysage grandiose et certains auteurs, dont Rousseau, y placent aussi le siège de la vertu, une ancienne Arcadie, où les montagnards auraient gardé leur pureté première. Enfin, la montagne devient un élément majeur du programme de connaissance de la terre promu par les savants. Ces changements profonds induisent un engouement pour une prise de contact physique avec les espaces montagnards ainsi

* Laboratoire Babel, Université du Sud, Toulon Var.

qu'une entreprise de mise en écriture et en image de la montagne et de ses paysages. Loin d'être une mise en spectacle objective de la réalité, le paysage n'est qu'une pure production langagière au même titre que l'esthétique qui la sous-tend, chaque catégorie de voyageur inventant et reprenant un code perceptif dans son rapport au monde extérieur qu'est le paysage, opérant au passage une accommodation de l'œil et variation de la focale.

Dans cet article, qui embrasse une longue période chronologique allant du milieu du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e siècle, période pendant laquelle est né l'alpinisme sportif, je m'intéresserai à toute une littérature secondaire produite par ces nouveaux acteurs qui témoignent d'une nouvelle perception de la montagne. Il s'agit de récits de voyage livrés par des voyageurs ou des scientifiques, de récits d'ascension du Mont Blanc, de guides imprimés, de récits de course écrits par les véritables alpinistes lorsque ce sport nouveau se dégage de son ancien système de légitimation, scientifique ou esthético-littéraire. Ce sont des genres littéraires apparemment différents mais cependant très proches, car ils sont tous pourvoyeurs de connaissances ainsi que d'un rapport particulier à l'espace. Certaines de ces productions présentent d'indéniables qualités littéraires, mais elles ne seront pas appréhendées uniquement sous cet angle. C'est plutôt pour leur aspect descriptif, documentaire et en qualité de productions culturelles originales qu'elles intéressent également l'historien. Pour les auteurs de ces récits, le point de vue n'est plus celui de la négation d'un "Locus horridus", ni celui de l'adoration chers aux poètes et aux écrivains.

Pour certains de ces voyageurs, dans la lignée du savant des Lumières, les montagnes deviennent un laboratoire à ciel ouvert, un laboratoire de la nature. La passion de la mesure d'un siècle scientifique les conduit à se munir d'instruments, thermomètres, baromètres, ou boussoles. On examine également les plantes, les animaux, les roches dans une démarche cherchant à décrire, énumérer, classer, et mettre en cohérence le grand puzzle de la nature.

Pour d'autres, précurseurs visionnaires (et peut être inconscients de leur démarche) d'un alpinisme hédoniste, le corps de l'individu est engagé dans une confrontation physique, un désir de s'élever, qui certes permet d'expliquer les phénomènes de la nature, mais autorise surtout une prise de conscience des limites du corps humain. Précisons cependant que les porosités existent entre les genres. De même que la grande littérature alpestre peut faire office de matrice paysagère, un hédoniste peut se cacher derrière l'alibi scientifique. D'autre part, les différentes attitudes peuvent cohabiter pendant la même période chronologique. Ce sont les visions de l'étagé de la haute montagne qui ont retenu mon attention. J'ai tenté d'en percevoir les convergences ainsi que les ruptures, chez ceux qui pénètrent l'univers des glaciers comme chez ceux qui ne font que l'effleurer du regard.

Le mont Blanc, invention du paysage de haute montagne

Horace Bénédicte de Saussure constitue le jalon essentiel dans "l'invention du Mont Blanc", mais ce sont indéniablement les Britanniques qui jouent les premiers rôles en effectuant 29 des 40 ascensions du plus haut sommet des Alpes jusqu'en 1850. Et si la première ascension anglaise du Mont Blanc fut accomplie par Mark Beaufoy en 1787 trois jours à peine après de Saussure, c'est déjà la visite de Windham et Pockoke aux "Glacières de Chamouni" en 1741 et à la publicité que lui donna la relation écrite de l'événement qui constitue la matrice du genre "ascension du Mont Blanc". De cet exploit unique, initiation intense à l'univers de la haute montagne, les différents voyageurs qui tentent l'exploit rapportent une relation écrite qui constitue une sorte de genre littéraire prisé des élites de l'époque, jusqu'à ce que ce type de tentative ne sombre dans la banalité vers 1850, après que se soient révélées les prémisses d'un véritable alpinisme sportif. Ces textes qui empruntent divers canaux, éditeur de stature nationale, revues savantes, quotidien comme le *Times*, publication à compte d'auteur, connaissent des fortunes diverses. Les auteurs ne se piquent pas de littérature, mais avouent sur un ton parfois faussement modeste vouloir livrer aux lecteurs une expérience qu'ils pensent unique. Pour

souligner l'audace de l'entreprise, chaque auteur dramatise à loisir les moments cruciaux de l'aventure et insiste complaisamment sur la douleur des sensations physiques éprouvées. Certains récits comme ceux de Markham-Sherwill, John Auldjo et surtout d'Albert Smith rencontrent un vaste lectorat et sont à l'origine d'une véritable mise à la mode des Alpes (Albert Smith toucha un vaste public grâce à un spectacle diorama basé sur son ascension, qui eût même la Reine Victoria et la famille royale comme spectateurs). Dans ces narrations, un nouvel aspect du paysage alpestre, la haute montagne, se dévoile peu à peu aux heureux initiés, devenant ainsi une source unique d'impressions neuves, fortes et d'autant plus précieuses du fait de leur rareté. Chez les voyageurs du Grand Tour, c'étaient les difficiles passages (obligés) de col qui constituaient l'horreur de la haute montagne. A présent c'est volontairement que l'on se rend dans l'univers des glaciers, de l'air raréfié et des neiges éternelles. Chaque ascension est une victoire sur les anciennes superstitions qui situaient dans ces régions des monstres mythiques (dragons) ou des puissances maléfiques (sorcières). Mais dans une démarche rationnelle conforme à l'air du temps, les voyageurs emportent avec eux une collection plus ou moins importante d'instruments scientifiques. Toutefois, loin de l'attitude d'un de Saussure, on sent bien qu'il ne s'agit que d'un alibi destiné à justifier une tentative dangereuse. On ne saurait en effet risquer sa vie et celle de ses guides dans une démarche purement hédoniste et gratuite.

L'arrivée sur le glacier est un saut dans l'inconnu, expérience désirée et redoutée à la fois. Les voyageurs y perdent leurs références habituelles et doivent apprendre à nommer et à décrire en recourant, pour se faire comprendre des lecteurs, à des comparaisons avec des éléments naturels ou architecturaux. Sans doute peut-on y voir l'influence de Thomas Burnet qui voyait dans les montagnes un reste des âges anciens. Déjà Thomas Blaikie visitant les Glacières de Berne (Glacier de Grindelwald) en 1775 décrivait d' "immenses... pyramides de glace formant un des plus étonnants spectacles qu'il soit possible d'imaginer, et dont il est impossible de se faire une idée" (Blaikie 96). Pour Windham, le glacier des Bois est une "Mer de glace". Il forge ainsi une expression qui allait passer à la postérité. Il évoque également "The seas of Greenland", les hautes montagnes rappellent des "Old gothic buildings or ruins", les séracs des "pieces of ice... as big as a house" (Windham 8). Ces séracs, Clissold qui fait l'ascension en 1822, les qualifie de "Icy forests of miniature pinnacles and spire" (Engel 190), alors que Martin Barry s'émerveille à la vue de ces "spires of brightness, grottoes and palaces of snow" (Barry 31). Pour Howard l'ascension de 1819 ressemble à "scaling the steep and iced roof of a lofty house" (Howard 41). On peut voir que des années avant, ces voyageurs anticipaient Ruskin et sa métaphore des "cathedrals of the earth" désignant les montagnes. Ces voyageurs sont sensibles à d'autres éléments particuliers du paysage. Markham-Sherwill fit l'ascension pour admirer de près de belles avalanches. Elles constituent un spectacle fascinant et terrible, mais il campe également le paysage sonore à travers leur effrayant grondement, de même que le glacier "cracks with a noise that resembles thunder" selon les dires de Windham. Tous insistent sur les horribles crevasses "fathomless chasms" qui sont une source de danger, mais aussi de fascination, car la glace dont elles sont faites offre d'incroyables couleurs. Barry parle de "blue-green colour of the ice", alors que Smith mentionne "A pale sea-green colour" (Smith 21). Tous sont frappés par la transparence de l'air et l'étonnante couleur du ciel "...the blue colour, deep almost to blackness" note Beaufoy, pour Bootle Wilbraham il est "dark-blue, almost black", alors que Barry parle d'un "sky of ebony". Smith pour sa part décrit un "glowing violet" (Smith 32). On est loin des variations vaporeuses des ciels où s'illustrent Turner et Constable à la même époque. La botanique a peu de place au pays des neiges éternelles, mais la faune, tribut facilement concédé à la science fait une part au bouquetins, aux chamois, bestiaire traditionnel des paysages de montagne. Enfin, la vision du paysage est désormais modifiée. On regarde la montagne de haut. Pour justifier son ascension en 1834, le médecin écossais Martin Barry souhaitait une vue grandiose. Au sommet, sur cette "pyramid of frozen light" (Barry 60), il voit l'Europe à ses pieds et peut alors nommer les sommets, les plaines, les lacs, et les fleuves. Tous les voyageurs

soulignent en effet l'importance de cette vision panoramique, couronnement de l'aventure, d'autant plus essentielle qu'elle est un moment unique et de courte durée. S'agirait-il d'une vision égocentrique dans laquelle on devient soi-même le centre du monde ? Il en résulte un sentiment de puissance qui alimente la métaphore guerrière, la conquête, qui dès lors s'impose comme élément fondateur de l'alpinisme.

Les différentes mises en récit de ces ascensions souscrivent à un canon unique. Il en va de même pour leur mise en image. Les gravures qui illustrent les livres d'Auldjo, d'Atkins ou de Smith apportent un élément de dramatisation supplémentaire, elles situent le voyageur et ses guides au milieu d'éléments naturels chaotiques et menaçants, le grand moment étant le franchissement des crevasses sur d'instables échelles. La petitesse de l'homme suggère l'inégalité totale des forces en présence.

L'inventaire du paysage : la montagne décrite, ses sommets, ses itinéraires

Il convient de revenir quelques années en arrière, à la fin du XVIII^e siècle. Chez certains voyageurs, l'itinéraire se modifie et un changement de centre de gravité s'opère de l'Italie au profit d'un voyage en Suisse. L'importance de la communauté britannique de Genève n'était sans doute pas étrangère au phénomène. Institutions, problèmes religieux, économie, retiennent l'attention des voyageurs, mais la montagne, ses phénomènes géologiques et ses paysages attirent à présent leur intérêt et leurs regards. C'est le cas de William Coxe qui effectue quatre voyages de 1776 à 1786 en Suisse mais aussi en Savoie. Le regard est nouveau, il est à présent porté vers le haut, il décrit en effet le sommet du mont Blanc que Windham et Pockoke n'avaient pas même nommé alors qu'ils en étaient plus proches, mais aussi le Schreckhorn qu'il trouve moins beau, le Breithorn et la Jungfrau dont il apprécie la majesté.

Déçu par les glaciers, de Grindelwald, de la Furka, de Lauterbrunnen ou des Bossons, il consacre cependant un chapitre de son ouvrage aux "Conjectures sur la formation et l'état des glaciers", sacrifiant ainsi à la mode scientifique et anticipant de la sorte les travaux des glaciologues du siècle suivant. Le succès et l'influence de l'ouvrage, amplifié par Ramond, traducteur inspiré mais envahissant, se fait encore sentir lorsque, après la chute de l'Empire, les voyageurs anglais reprennent la route du continent. C'est l'époque des récits de longs voyages à pied à travers différents pays de l'arc alpin. Les titres des deux ouvrages de Charles Joseph Latrobe *The Pedestrian* et *The Alpenstock* tranchent avec les nombreux *Narratives, Journals* et *Diaries* qu'écrivent d'autres voyageurs en ce sens qu'ils nous renseignent sur les motifs profonds de l'auteur. S'il livre une assez belle description du Gross Glockner et de ses glaciers, celle du Matterhorn est plus plate alors que le mauvais temps l'empêche de bien voir le mont Blanc, comme si la fatigue paralysait ses facultés d'observation. Plus intéressant est William Brockedon qui effectue plusieurs longs périple, particulièrement ceux de 1825 et 1827 destinés à réaliser des gravures sur les principaux cols des Alpes. Peintre et graveur de talent, il est animé par des préoccupations esthétiques évidentes. Les ouvrages qu'il publie sur ces expériences connaissent un énorme succès. Les *Illustrations of the Passes of the Alps* (2 vol. 1828, 1829), sont agrémentées de 109 superbes gravures dans lesquelles se fait parfois sentir l'influence de Turner. En 1833 il livre un récit plus détaillé dans ses *Journals of Excursions in the Alps*. Il n'est pas un véritable alpiniste, mais avec lui, la montagne est conquise par le regard avant de l'être par l'ascension. Certes il s'intéresse à l'histoire, à l'économie et à l'état social des régions traversées, mais sa motivation principale passe par le visuel et la capture du pittoresque. Il lui arrive d'utiliser le langage du XVIII^e siècle, une excursion à partir de Chamonix permet de voir des scènes de "wilder horrors and... savage solitude" (Murray 294). Descendant le Col du Viso, il parle de "sublime horrors" (Murray 345). Mais il parvient à saisir les points forts du paysage. Ses descriptions sont autant de mises en scène, comme si chacun des grands sommets était un monument et comme si son oeil de peintre procédait à un cadrage ou une composition. "Mont Blanc appeared in all his majesty and magnificence; his form was splendidly lit up by the

morning sun, his ... snows and glaciers shone brightly against the deep blue of a cloudless sky" (Brockedon 134). La vue du Cervin est ainsi décrite: "The spot was very dreary, surrounded by immense glaciers... the vast pyramid of the Cervin, wreathed in clouds, was the most striking feature in the scene... in unchanged whiteness of ages, the mind was overwhelmed" (Brockedon 224). Un glacier sur le versant italien du Mont Blanc s'offre soudain aux yeux du voyageur: "we saw the beautiful glacier of Brenva appearing through the enormous larches and pines of the forest, presenting to us a scene deservedly esteemed one of the finest in the Alps" (Brockedon 36). Chez lui aussi on retrouve le paysage sonore, "thunder of the avalanches" (Brockedon 37), ou le torrent ("rushes with horrid violence" Brockedon 223). Ses gravures sont de vastes compositions, des mises en scène de paysages grandioses. L'homme lorsqu'il apparaît, semble minuscule et perdu au milieu d'une nature immense.

Ayant acquis un statut d'interprète majeur des paysages alpestres grâce à ses ouvrages devenus des classiques, l'éditeur William Murray lui confia en 1838 la rédaction d'une partie du *Handbook for Travellers in Switzerland* qui allait devenir rapidement le guide le plus utilisé des touristes. L'ouvrage est capital, il oriente le regard du voyageur non pas sur "ce qui peut être vu" mais "ce qui doit être vu", fondant ainsi le stéréotype du regard anglais du XIX^e siècle sur les Alpes et plus largement sur les montagnes.

L'inventaire de la montagne se fait aussi pour des raisons scientifiques. En effet, c'est grâce à la géologie que James David Forbes vint à la montagne et la littérature. Dans la mouvance des naturalistes suisses Agassiz et Desor, ce jeune savant écossais se lance dans d'interminables excursions en haute montagne. Attaché à la définition d'une théorie des glaciers, il visite le massif du mont Blanc, le Valais, les Alpes du Dauphiné. Ses pas l'amèneront même en Norvège. Son ouvrage de 1843 : *Travels through the Alps of Savoy* connaît un tel succès que sentant les attentes du public, il en donne en 1855 une version allégée des passages purement scientifiques : "The tour of Mont Blanc and Monte Rosa". Certes chez Forbes, les descriptions possèdent très souvent la sécheresse des ouvrages de géologie. Décrivant la vue des Alpes du Dauphiné depuis le Col des Infernets, il n'est question que de gneiss, de calcaire, de strates, d'axe des différentes vallées, mais par moments chez lui, l'expression littéraire triomphe de la science trop abstraite. Il est sensible à la transparence de l'air, à la caresse des rayons du soleil sur un sommet, aux teintes délicates de la glace. Parlant de son séjour de plusieurs semaines sur le glacier de l'Aar il écrit : "I shall never forget the charm of those savage scenes ; the varying effects of sunshine, cloud, and storm upon the sky, the mountains and the glacier ; the rosy tints of sunset, the cold hues of moonlight", (Forbes 1853, 297). Il incarne la transition de la littérature scientifique vers la littérature de montagne. Son ascension de la Jungfrau en 1841 est déjà un véritable récit de course. Il exprime avant les autres ce qui fait l'essence de l'alpinisme : "The completeness of the conquest over obstacles, the perfect comprehension of all the parts of a mighty whole, the immeasurable grandeur of a wide horizon suddenly presented to the eye, are sources of pleasure which must have been experienced to be understood", (Forbes 1900, 517). Selon Claire Eliane Engel, grâce à lui la voie est ouverte vers une expression libre et neuve de la montagne et influence de manière durable le courant scientifique de l'alpinisme.

Un paysage devenu alibi : "The playground of Europe"

Le tournant des années 1850 constitue une rupture avec ce qui n'était qu'une préhistoire de l'alpinisme sportif. L'influence de tous ces récits, de celle des premiers livres de Ruskin conjuguée à la formidable révolution des chemins de fer, allaient créer des conditions nouvelles. Dans les années 1850, le nombre des pratiquants de la haute montagne s'accroît sensiblement. Dès lors s'impose l'idée de fédérer les différents acteurs. En 1857 est créé l'*Alpine Club*, premier club alpin fondé dans le monde. Les hommes qui y sont élus, appartiennent à la première génération éduquée dans les Public-Schools réformées par Thomas Arnold, dans lesquelles on cultive le "Mens sana in corpore sano" et l'idéal de "Muscular Christianity". Le

sport fait à présent partie de leur éducation. Ils appartiennent aux élites, et exercent des professions compatibles avec le statut de "Gentleman". Ils sont à la fois des sportifs accomplis et des intellectuels cultivés capables de transcrire leurs expériences sur le papier. Ils vont rapidement définir un nouveau rapport à la montagne. Trois tendances peuvent se dégager au sein de l'alpinisme sportif. Un alpinisme littéraire, dont Leslie Stephen, l'un des grands intellectuels victoriens, est le représentant. Un alpinisme scientifique comme celui pratiqué par le savant John Tyndall. Enfin l'alpinisme intégral, incarné par Edward Whymper. Désormais, les ouvrages deviennent une littérature de mats de cognac que dénonce John Ruskin dans "Sesame and Lilies". "The Alps themselves, which your own poets used to love so reverently, you look upon as soaped poles in a bear garden, which you set yourselves to climb and slide down again with shrieks of delight" (Ruskin 74, 75), écrit le poète qui pourtant sera lui-même membre de l'Alpine Club. Des milliers de pages ont été écrites, des dizaines d'ouvrages dont certains sont devenus des classiques de la littérature de montagne, une presse institutionnelle, trois volumes du célèbre *Peaks, Passes and Glaciers*, puis une revue régulière, l'*Alpine Journal*, dont les membres du club sont les contributeurs. Chaque auteur a son style personnel, son originalité, mais tous font preuve d'humour et d'une grande précision dans le récit. Le ton reste modeste alors qu'ils décrivent d'incroyables exploits. Ils ont un parti-pris de simplicité dans l'idée et l'expression. Ce sont des notes rapides, distancées, une littérature de vacances qui se révèle dans le choix des titres : "Wanderings in the Alps" et "The Eagle's Nest" d'Alfred Wills, "Summer Months Among the Alps" d'Hinchliff, "Scrambles Amongst the Alps" de Whymper, "Excursions by Members of the Alpine Club" ou encore "The playground of Europe" de Leslie Stephen. On y sent une horreur de la phraséologie, des grands mots et des périodes poétiques, tout simplement du style à la Ruskin. C'est simplement une idée de loisir qui se dégage de ces ouvrages, révélatrice de l'émergence d'un nouveau temps social lié à la révolution industrielle. La montagne n'est plus un lieu horrible ou maléfique, elle est un terrain de jeu ("a playground") selon le titre de l'ouvrage de Leslie Stephen. Cherchant seulement à livrer une expérience personnelle, ils n'ont pas la prétention de faire de la littérature "...descriptions of scenery soon become wearisome..." écrit Leslie Stephen (296). Cependant, en dépit des prétentions à une littérature minimaliste, la poésie n'est pas absente. On retrouve en effet les images des prédécesseurs. Pour Stephen, les parois des crevasses présentent des "walls of the purest blue", (288) alors que Tyndall décrit un "Daffodil sky" (74). Parlant d'une étoile, il note : "It flashed intensively... blushing like a ruby, and again gleaming like an emerald" (Tyndall 72). Non sans talent, Wills brosse de rapides esquisses de paysages, "the dead cold white which is the hue of lofty peaks before day-light breaks" (Wills 1860, 303), ou bien encore "a delicate mantle of wreathing cloud" (Wills 1856, 134). La vision panoramique du sommet demeure le grand moment : "every step of an ascent has a beauty of its own... and... the view from the top is generally the crowning glory of the whole" (Stephen 290). Après l'ascension de l'Eiger Joch, "Beneath our feet the whole plain of Switzerland lay with a faint purple haze drawn over it like a veil, a few green sparkles just pointing out the lake of Thun" (Stephen 127). L'époque est cependant différente, à présent, il ne s'agit plus d'attirer des voyageurs vers les Alpes, mais au contraire de réserver celles-ci à une élite, à un groupe d'initiés : "mountains, like all... beautiful objects, require long and affectionate study before their charms are fully revealed" (Stephen 36). La montagne se mérite par une approche difficile contrairement à ce que vivent les touristes Cook qui fréquentent à présent les grandes vallées des Alpes. "Far above, the glacier is seen only by the true mountaineer ... The bases of the mountains are immersed in a deluge of cockneyism... whilst their summits rise high into the bracing air, where everything is pure and poetical" (Stephen 289). Mais toutes les plumes n'ont pas la même légèreté, Edward Whymper offre des descriptions médiocres comme celle de ce sommet inconnu (La Barre des Ecrins) qu'il aperçoit depuis la cime du Pelvoux : "mighty wall-sided peak, too steep for snow, black as night, with sharp ridges and pointed summit" (Whymper 17). C'est à présent un combat entre l'homme

et la montagne et la réalisation de premières prestigieuses qui sont le but ultime. "At 1.40 p.m., the world was at our feet, and the Matterhorn was conquered" (Whymper 152), s'exclame Whymper. Il n'est plus alors question de regard circulaire. Le paysage devient un décor secondaire alors que le geste et la geste sont magnifiés. En 1880, Frederick Mummery promoteur d'un alpinisme engagé écrit : "I am free to confess that I myself should still climb, even though there were no scenery to look at, even if the only climbing attainable were the dark and gruesome pot-holes of the Yorkshire dales" (Mummery 350). On était passé de l'exaltation du sublime à une négation du paysage qui anticipait les murs d'escalade en béton et leurs prises en résine.

Whymper, (graveur sur bois de profession) devint le plus grand alpiniste de sa génération. Il s'était rendu dans les Alpes pour la première fois en 1860 sur la commande de l'éditeur Longman désireux de lui faire illustrer certains de ses ouvrages. Si l'on compare ses gravures à celles des générations précédentes, le point de vue a changé. Les vastes panoramas ont cédé la place à des sommets isolés, détachés et nommés, qui constituent autant de défis passés ou à venir. Lorsque les hommes y sont présents, ils partagent la vedette avec le paysage, débarrassés de tout instrument scientifique. Le rapport de taille s'est inversé, ils sont à présent dynamiques, conquérants et mis en scène dans leur combat avec la montagne.

Au cours de cette longue période, qui va de l'expédition de Whinham et Pockoke aux "Glacières de Chamouni" en 1741 aux années 1880 qui marquent la fin de l'âge d'or de l'alpinisme classique, un siècle et demi s'est écoulé. Des milliers de pages et des centaines de gravures témoignent des aventures vécues par ces voyageurs anglais dont l'influence façonne profondément et durablement le rapport à la montagne. Il existe indéniablement une continuité entre elles en dépit de la durée de la période : la beauté et la grandeur des paysages, la notion de sublime qui résiste malgré tout, à tous les genres et aux différentes approches. Il existe également des ruptures marquées, même si les influences et les porosités peuvent parfois brouiller les frontières. C'est avant tout la manière dont le voyageur inscrit son corps dans l'espace montagnard qui détermine son rapport au paysage. Le voyageur à pied définit un parcours monumental qui sert à orienter le regard de ceux qui marcheront dans ses pas. Tandis qu'au Mont Blanc, le voyageur téméraire est entouré de forces naturelles terrifiantes qui le dépassent et le menacent. Il est dans le lieu unique d'un exploit unique, dont sorti indemne, il cherche à fixer les images qui viendront enrichir sa mémoire et l'imaginaire de ses lecteurs.

Pour les alpinistes sportifs engagés dans une démarche élitiste, l'homme livre un corps à corps parfois dramatique avec la montagne. Mais sans doute parce que la science et la raison ont déjà grandement réussi à en percer les mystères et à le désacraliser, le rapport à l'espace est apaisé. Ils savent qu'ils peuvent dominer la nature par la force de leur volonté. A présent, le programme n'est plus d'expliquer le monde, mais d'imposer la puissance impériale britannique sur tous les sommets de la terre. Avant la fin du XIXe siècle, la mesure a définitivement cédé la place à la conquête et le baromètre au piolet.

BIBLIOGRAPHIE

- ATKINS, Henry, Martin. *Ascent to the summit of Mont Blanc, on the 22nd and 23rd of August 1837*. London : 1838.
- AULDJO, John. *Narrative of an ascent to the summit of Mont Blanc on the 8th and 9th August, 1827*. London : Longman, 1828.
- BALL, John (ed.). *Peaks, Passes and Glaciers, a series of excursions by members of the Alpine Club*. London : Longman, Green, vol.I 1860.
- BARRY, Martin. *Ascent to the summit of Mont Blanc in 1834*. London : 1836.
- BEAUFOY, Mark. *Narrative of a journey from the village of Chamouni to the summit of Mont Blanc undertaken on August 8th 1787 by col. Beaufoy F.R.S*. London : 1817.

- BLAIKIE, Thomas. *Journal de Thomas Blaikie: excursions d'un botaniste écossais dans les Alpes et le Jura en 1775*. Neuchâtel : La Baconnière, 1935.
- BOOTLE Wilbraham, Edward. *Narrative of an Ascent to the Summit of Mont Blanc; in August 1830*. London, 1832.
- BROCKEDON, William. *Illustrations of the Passes of the Alps, by which Italy Communicates with France, Switzerland and Germany*. London, 2 vol. 1828-29.
- . *Journals of Excursions in the Alps : The Pennine, Graian, Cotian, Rethian, Lepontian, and Bernese*. London : J.Duncan, 1833.
- CLISSOLD, Frederick. *Narrative of an Ascent to the Summit of Mont Blanc, August 18th 1822*. London : 1823.
- COXE, William. *Travels in Switzerland in a Series of Letters to William Melmoth*. (3 vol.) London : T.Cadell, 1789.
- ENGEL, Claire Eliane. *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles*. Chambéry : Dardel, 1930.
- EVELYN, John. *Diary*. London : 1908.
- FORBES, James David. *The Tour of Mont Blanc and Monte Rosa, Being a Personal Narrative, Abridged from the Author's "Travels in the Alps of Savoy"*. Edimburgh : Black, 1843.
- . *Norway and its Glaciers Visited in 1851; followed by Journals of Excursions in the High Alps of Dauphine, Berne and Savoy*. Edimburgh : Black, 1853.
- . *Travels in the Alps of Savoy and Other Parts of the Pennine Chain, with Observations on the Phenomena of Glaciers*. Edimburgh : Black, 1855.
- . *Travels Through the Alps*. London : Black, 1900.
- . *A handbook for Travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont*. London : Murray, 1838.
- KENNEDY, Edward Shirley (ed.). *Peaks, Passes and Glaciers, Being Excursions by Members of the Alpine Club* (second series 2 vol.). London : Longman, Green, 1862.
- LATROBE, Charles Joseph. *The Pedestrian: A summer's Ramble in the Tyrol, and Some of the Adjacent Provinces*. London : Seely Burnside, 1832.
- . *The Pedestrian: The Alpenstock; or Sketches of Swiss Scenery and Manners*. London : Seely Burnside, 1839.
- MARKHAM-SHERWILL. *Ascent to the Summit of Mont Blanc, in Letters Addressed to a Friend*. London : 1826.
- MUMMERY, Albert Frederick. *My Climbs in the Alps and Caucasus*. London : Fisher Unwin, 1895.
- RUSKIN, John. *Sesame and Lilies*. London : Allen, 1890.
- SMITH, Albert. *The Story of Mont Blanc*. London : Bogue, 1853.
- STEPHEN, Leslie. *The Playground of Europe*. London : Longmans, Green, 1871.
- TAILLAND, Michel. *Les alpinistes victoriens*. Villeneuve d'Asq : Presses universitaires du septentrion, 1997.
- TYNDALL, John. *The Glaciers of the Alps*. London : Murray, 1860.
- Whymper, Edward. *Scrambles Amongst the Alps in the Years 1860-69*. London : Murray, 1871.
- WINDHAM, William. *An Account of the Glaciers or Ice Alps in Savoy in Two Letters. One from an English Gentleman, the Other from Peter Martel, Engineer to the Said English Gentleman*. London : 1744.
- WILLS, Alfred. *Wanderings among the high Alps*, London : Bentley, 1856.
- . *The Eagle's Nest in the Valley of Sixt : A Summer Home among the Alps, Together With Some Excursions Among the Great Glaciers*. London : Longman, Green, 1860.